

heure et le maréchal Bazaine, dont l'activité défait le temps, était aux ordres de Sa Majesté avant l'heure fixée.

L'Impératrice monta en américaine avec Mme Almonte et traversa la ville au milieu d'une foule énorme qui emplissait les rues dans l'attente de Maximilien. En sortant de Toluca, nous rencontrons un officier d'état-major qui avait été adjoint au commandant Loysel. Il annonce que l'Empereur n'est qu'à une lieue et qu'il ignore la surprise qui l'attend dans la personne de son auguste épouse. Aussitôt le Maréchal me prescrit d'aller rapidement annoncer à Sa Majesté que l'Impératrice vient au devant d'elle. Une douzaine de minutes après, je rencontrai l'Empereur au sortir d'une hacienda où on venait de l'assourdir par les détonations des coetes et des pétards. Sa Majesté reçut mon message de la façon la plus gracieuse et m'invita à revenir avec elle auprès de sa voiture. Du reste, une foule d'assez vilains Mexicains lui faisaient escorte et si ce n'eût été l'escadron du 5^e hussards qui avait accompagné l'Empereur, on aurait très bien pu prendre ce cortège pour une bande d'aventuriers. Parmi tout ce monde, on remarquait surtout une nouvelle recrue dont la maison de l'Empereur aurait bien dû se passer : c'était le fils du général Uruga, qui, il y avait deux mois à peine, portait encore avec acharnement les armes contre nous et venait d'être nommé officier d'ordonnance de l'Empereur. Il eût été tout au moins décent de laisser faire, à ce farouche ennemi de la veille, un surnumérariat dans les antichambres impériaux ; mais l'Empereur ne comprenait pas les justes milieux ; il commençait à se lancer inconsidérément dans une voie libérale exagérée qui devait lui devenir funeste. Des gens ralliés de la veille, par intérêt ou par nécessité, ne peuvent pas être de bonne foi. D'ailleurs, il est imprudent d'abandonner toute sa confiance à des hommes du surlendemain. Et, en ce qui concerne l'Uruga, dont je trouvais, auprès de l'Empereur, la présence scandaleuse, il ne méritait même de confiance de la part de personne et à aucun point de vue.

Durant que je faisais ces réflexions ou que je répondais aux questions de l'Empereur, les deux cortèges s'étaient rejoints. La rencontre des deux époux fut tendre, tout au moins en apparence ; on s'embrassa avec effusion. L'Impératrice sauta même si prestement de sa voiture que, par une circonstance étrange, elle laissa voir très haut une jambe sans pantalons. Il me parut que ce détail de mise en scène ne devait pas être admise au protocole. En tout cas, il ne me vint pas la pensée de le lui reprocher ; car ce petit spectacle me dédommagea de toute la poussière qui venait de m'aveugler.

Le couple souverain étant monté dans une voiture entièrement découverte, les deux cortèges réunis firent retour vers Toluca au milieu d'une foule énorme, mais animée seulement d'un enthousiasme de deuxième classe.

Le Maréchal marchait à la portière de droite, et je me trouvais à côté de lui, de sorte que je pus juger et apprécier les sentiments populaires. Curiosité et étonnement animaient le plus souvent le visage de tous les gens du peuple.

Arrivés à la demeure qui va être le palais provisoire mais pompeusement orné de draperies et de guirlandes, nous saluons Les Majestés en voyage et revenons à notre plus modeste logis pour remettre en ordre toilettes et personnes, car, le soir, il nous faudra dîner encore à la table impériale. Ce sera plutôt banqueter, le festin étant offert par la ville de Toluca. Cette plantureuse cité fit bien les choses, trop bien même, car ce fut un repas pantagruélique, et nous étions en uniforme et trop boutonnés !

Après le dîner, nous eûmes le plaisir d'assister à un spectacle peu ordinaire et des plus divertissants. C'était un *Gallo* de femmes, cérémonie que je crois être purement mexicaine. La plus grande partie, je ne dirai pas du beau sexe, mais du sexe femelle de la ville, était réuni pour venir rendre hommage à l'Impératrice. Il y avait des femmes de toutes classes et de tous âges ; les riches avaient déployé leurs plus splendides atours, les plus belles toilettes de bal ; celles de

la classe pauvre avaient revêtu une chemise blanche et pas trouée à la poitrine; des petites filles étaient déguisées en anges; toutes portaient des cierges, des fleurs, des rameaux, des drapeaux, des chandeliers, des candélabres même garnis de bougies allumées. Une nombreuse et bruyante musique précédait cette nuée de femmes qui se présentaient deux par deux comme une procession; il y avait même des bannières portant des inscriptions à la plus grande louange de la divine souveraine. Ce gigantesque monome comptait plus de 2.000 femmes; heureusement, elles étaient obligées de garder le silence! Quel sacrifice! Comme on ne pouvait recevoir tout ce monde dans une seule salle, on forma cette immense colonne en bataille dans les galeries, dans la cour, dans l'escalier, et l'Impératrice passa la revue, adressant, de ci de là, quelques paroles gracieuses et donnant de temps en temps de quoi acheter une robe à volants, à celles qui n'avaient qu'une chemise. La revue terminée, le défilé commença et l'Impératrice nous invita à y assister. Ce gigantesque ruban se déroula sur la galerie et nous passa en détail sous les yeux. Rien n'était original, grotesque parfois, comme les manières que faisaient toutes ces femmes, filles ou enfants de classes si variées; chacune cherchait à produire son effet particulier et à se faire remarquer. Et, comme pendant le défilé on avait levé la consigne du silence pour permettre les vivats et les acclamations, tout ce monde jacassait, piaillait à qui mieux mieux; c'était parfois assourdissant.

La cérémonie faite, l'Impératrice put se dépouiller de son sérieux, se mit à rire aux larmes, fit quelques remarques piquantes et spirituelles, s'entretint quelque temps avec nous, puis se retira. Aussitôt le Maréchal nous ramena au quartier général, considérant avoir bien rempli la journée. Hélas! il se trompait, la mesure n'était pas comble.

Nous allions nous coucher, quand un vacarme effroyable venant du dehors, nous attira au balcon. La rue était en feu; c'était le gallo des femmes qui venait donner une sérénade « au général Bazaine ». Il nous fallut subir une deuxième

fois le défilé de ce singulier cortège. Je dois dire que ces dames montrèrent beaucoup plus d'enthousiasme que pour l'Impératrice; parbleu! nous étions des hommes! C'étaient des vivats, des cris frénétiques qui étaient peut-être doux au cœur mais assurément bien durs pour les oreilles. Que de baisers et d'œillades partaient de tous côtés! Et, ma foi, il y avait de bien jolies filles dans le tas! mais, hélas, elles passèrent comme fait le parfum des roses. Quand la voie publique fut rentrée dans un calme relativement naturel, nous nous précipitons sur nos lits. Une demi-heure s'était à peine écoulée, les paupières commençaient à se clore, quand surgit un nouveau vacarme, plus formidable encore que le premier. Je croyais à une réédition de la scène que nous venions de subir, et pourtant nous ne l'avions pas bissée. Erreur! on se revêtit. C'était le *Gallo* des hommes. La plaisanterie devenait fatigante, d'autant que, cette fois, si l'enthousiasme avait un caractère plus sérieux, il manquait du pittoresque et du piquant du premier. Ce qu'il y avait de plus significatif, je devrais dire de plus instructif, dans les manifestations spontanées de ces hommes absolument indépendants qui appartenaient surtout à la classe populaire, c'était d'entendre les cris très répétés de : « Viva el général Bazaine! Viva el Imperador Napoléon, nuestro liberador! y viva la Francia! » Voilà ce que criait tout ce peuple qui, instinctivement, rendait à César ce qui appartenait à César. Toute cette foule passa et repassa deux fois pour donner plus de signification au gallo. Et ce qui nous étonna le plus, c'est que tous ces hommes portaient des drapeaux et que la grande majorité agitaient les couleurs françaises. Cette grandiose manifestation nous impressionna profondément, surtout le maréchal Bazaine. Aussi je ne puis m'empêcher d'en adresser l'écho aux mânes des hommes de l'opposition française d'alors qui nous accusaient d'aller violenter ce peuple du Mexique.

Enfin, nous pûmes essayer de goûter un repos bien gagné; mais, glacés par le froid très vif que nous avons

éprouvé sur le balcon et troublés sans cesse par les bruits de l'effervescence du dehors qui se prolongea presque toute la nuit, nous dûmes nous contenter d'un sommeil rétif et intermittent.

Le lendemain matin, l'Empereur devant aller, avec l'Impératrice, visiter quelques villages indiens des environs, nous étions libres et j'accompagnai le Maréchal qui voulut visiter les alentours de la ville. Le chef militaire pensait aux choses sérieuses; avait-il déjà des intuitions des complications futures? Toujours est-il qu'il tenait à voir par lui-même quels travaux de défense seraient nécessaires, le cas échéant, pour fortifier Toluca qui, stratégiquement, tenait la clef d'une des principales voies d'opérations conduisant à Mexico.

Dans la journée, on vint rendre compte qu'au cours de leur excursion, Leurs Majestés avaient été insultées, narguées par une bande de guerilleros placés sur un cerro et qui, sans la présence d'un peloton de hussards français, les auraient certainement attaquées, peut-être enlevées. Quel coup de théâtre c'eût été! Qui sait? au moment où il se serait produit, cet événement eût peut-être été le salut de la cause de l'intervention française, en imposant, par la force des choses, une orientation nouvelle dans notre politique et dans notre action dès lors plus libre, plus indépendante. Cette alerte nous fit réfléchir encore davantage au caractère de la manifestation de la nuit.

Quelques instants après l'arrivée de cette étonnante nouvelle, les souverains rentraient à Toluca mais restaient muets sur leurs impressions de la journée. Il est vraisemblable que le Maréchal les connût en partie, mais nous n'en sûmes rien. Quoiqu'il en soit, le soir nous dînions encore à la table impériale et je fis comme d'habitude le plus grand honneur à son vin du Rhin, l'incomparable Johannisberg.

Après le repas, l'Empereur emmena le Maréchal dans son cabinet, sans doute pour avoir l'air de s'occuper enfin de choses sérieuses; en tout cas, il dut s'entretenir tout au

moins de l'incident du jour. Une demi-heure après, nous nous retirions.

Au cours des entretiens de la journée, il avait été convenu que Leurs Majestés mettraient deux journées pour revenir à Mexico, et on avait accepté l'invitation faite par le Maréchal de coucher au camp le jour du départ, Son Excellence ayant l'honneur d'y recevoir le couple impérial trois jours après. Il importait donc de procéder, avec une extrême urgence, à l'organisation de cette réception qui était beaucoup plus importante que la précédente et surtout plus compliquée, d'autant que nous ne pouvions l'organiser convenablement à Toluca et qu'il fallait revenir à Mexico. La tâche m'incombait encore; j'y appliquai mon esprit et fis un avant-projet que le Maréchal accepta.

Le lendemain matin, avant le jour, nous partions pour Mexico, devant faire d'une seule traite les dix-huit lieues qui nous en séparaient à travers les montagnes. Du reste, le froid très vif et un brouillard intense nous glaçaient et les chevaux marchaient d'un pas alerte et rapide. Nous ne faisons que de petites haltes, juste de quoi laisser souffler les attelages qui nous suivaient. A 10 heures, nous arrivons au hameau de San-Lazaro où nous faisons une pause d'une heure pour déjeuner et nous repartions.

Lorsque nous eûmes franchi le col de la chaîne de partage et que nous nous mîmes à descendre le versant qui fait face à Mexico, le Maréchal commença à chercher un emplacement pittoresque pour y établir son camp. Il choisit, à Cuajimalpa, une longue croupe recouverte d'une fine pelouse, entourée de montagnes pittoresques et couvertes de riches forêts. Ce mamelon s'avance en pente douce vers la vallée et la plaine de Mexico qui s'ouvrent devant lui dans toute leur immense étendue. Le panorama est merveilleux, le terrain est bon, le Maréchal se décide pour cet endroit et me donne toutes ses instructions.

Les chariots, avec une garde, restèrent à une hacienda voisine sur la route et nous continuâmes notre cheveu-

chée vers Mexico. Cette dernière partie du voyage devait se faire à vive allure, car nous étions débarrassés de nos impedimenta; mais nous fûmes gratifiés d'une pluie mêlée de neige qui, rendant la route très glissante, nous força à aller au pas, souvent même à marcher à pied à cause des descentes qui étaient devenues dangereuses; néanmoins, nous arrivions encore au quartier général à 5 heures.

Aussitôt, je pris toutes mes dispositions nécessaires : charger des tentes, des meubles de toutes sortes, acheter des provisions, commander à l'artillerie un feu d'artifices, et bien d'autres menus détails. Dès le lendemain matin, un bataillon du 3^e zouaves et la musique du 81^e de ligne partirent pour Cuajimalpa. Enfin, le surlendemain, 29 octobre, nous repartions avec le Maréchal suivis par les chariots qui portaient tout mon matériel mobilisé. De très bonne heure, nous arrivions et aussitôt je me mettais à l'ouvrage.

Le 3^e zouaves fournit deux cents hommes de corvée éminemment habiles et débrouillards qui, en quelques heures, eurent déchargé les voitures, mis tout à pied d'œuvre, dressé les tentes aux emplacements indiqués par le grand chef, établi les cuisines et mis au pillage la forêt pour recueillir des branches, des fleurs et toutes les richesses ornementales que prodigue une riche nature.

Vers 4 heures, tout était prêt et nous montions à cheval pour nous porter au devant du cortège impérial, qui ne tarda pas à déboucher du Col de las Cruces. Le temps était splendide et l'admiration de Leurs Majestés fut complète en entrant dans le camp où une compagnie d'honneur du 3^e zouaves, avec son drapeau et la musique, les reçut solennellement.

On ne pouvait rien imaginer de plus pittoresque que ce petit bivouac disposé avec art, soigné, coquet, fleuri et tout pavoisé de bannières et d'oriflammes; on ne peut contempler rien de plus grandiose que le panorama qui l'encadrait et on est impuissant à rendre l'effet que produit cette im-

mense vallée de Mexico, éclairée, embrasée par un soleil du soir, vue des sommets de la Cordillère.

Deux grandes tentes dressées côte à côte, ouvertes sur la vallée, permettaient d'admirer Mexico inondée de lumière au milieu de ses grands lacs et entourée de mille montagnes aux silhouettes pittoresques. Tout autour du mamelon qui porte le camp, des petits postes bien disposés animaient les premiers plans du panorama, des grand'gardes, à demi cachées sur les parties dénudées des pitons voisins, troublaient la solitude des grands bois. Le quartier impérial formait une petite cité isolée, composée des deux tentes des souverains et de quelques autres placées derrière. Ces dernières étaient occupées par le général Almonte, sa femme et diverses autres personnes de la suite. En arrière, à une cinquantaine de mètres, le quartier général du Maréchal groupait ses tentes autour du fanion tricolore français. Enfin, cachées dans un bosquet voisin, les cuisines fumaient avec conviction. Du reste, nous n'avions rien négligé pour que Leurs Majestés, l'Impératrice surtout, n'aient point à souffrir du froid; les tentes s'étendaient sur des parquets couverts de tapis moelleux, les lits étaient garnis d'épais rideaux, etc...; c'étaient deux petits palais jumelés!

L'Empereur, aussitôt arrivé, monta à cheval; suivi de bon nombre de Mexicains, il sortit du camp et se perdit dans les labyrinthes des montagnes boisées, se lançant dans l'exploration de ces contrées désertes et sauvages. C'était peut-être très grand seigneur mais assurément très maladroit et imprudent; l'algarade des environs de Toluca aurait dû servir de leçon. Aussi, pendant tout le temps que dura cette promenade, le Maréchal fut d'une inquiétude extrême. L'Impératrice resta dans sa tente en contemplation devant le tableau féérique que la nature étalait à ses yeux, et peut-être était-elle aussi en proie aux plus vives inquiétudes.

Un peu avant la nuit, Leurs Majestés se mirent à table et voulurent bien nous admettre tous au festin. Le couvert, bien que dressé sous la grande tente, salle à manger du Maréchal,

avait une fort belle apparence comme service de cristaux, de porcelaines, d'argenterie. Les orchidées, les fougères, les salvias de la forêt y déployaient leurs splendeurs; des fleurs fraîches, apportées de Mexico par un cavalier rapide, répandaient leurs parfums pénétrants, et des flots de lumière faisaient étinceler cette petite salle à manger d'habitude si austère. Enfin, au dehors, la musique du 81^e, éclairée par une illumination vénitienne, lançait aux échos voisins des accents jusqu'alors inconnus d'eux. En somme, tous les sens étaient flattés et Leurs Majestés témoignèrent une très vive satisfaction.

Après le repas, un feu d'artifice illumina soudain la montagne et un tir à étoiles, feux de guerre échangés entre deux partis de zouaves embusqués sur des pitons, fit croire à une attaque de nos avant-postes. On marchait de surprises en surprises et l'étonnement du souverain fut complet. Enfin, les folies et les transports bruyants cessèrent; le trompette du quartier général laissa glisser et fuir dans l'espace les sons plaintifs de l'extinction des feux et tout rentra dans le calme et le silence; puis nos augustes hôtes se retirèrent dans leurs palais soi-disant enchantés.

Quant à nous, la fête nous apporta aussi des déboires. En effet, dès qu'éclatèrent les premières fusées du feu d'artifices, nos chevaux furent saisis d'une panique folle; ils brisèrent leurs entraves, arrachèrent leurs piquets et partirent à fond de train dans les bois et ravins du voisinage. Nous fîmes triste figure en revenant à notre camp lorsque nous ne trouvâmes plus un seul cheval à nos cordes, par la plus noire obscurité. Nos hommes étant partis à leur recherche, nous envoyâmes, en outre, des chasseurs d'Afrique montés à poil sur leurs chevaux qui ne s'étaient pas échappés et, au bout de trois heures, tous les fugitifs étaient ramenés. Quelques-uns étaient blessés mais peu grièvement.

Le lendemain étant un dimanche, il fallait entendre la messe. Nous avions amené à cet effet l'aumônier en chef du corps expéditionnaire. Il me semble bien me rappeler

qu'à cette époque, c'était le vénérable abbé Lannusse. Dès l'aube, je fis installer un autel tout en feuillages et garni de fleurs, à quelques mètres en avant des tentes impériales et, à 8 heures, Leurs Majestés, le Maréchal et tous ses officiers entendirent la messe où figuraient un piquet d'honneur et la musique. Cette modeste manifestation de la foi chrétienne eut un caractère grandiose et impressionnant. Aussitôt après l'office, l'Empereur et l'Impératrice montèrent en voiture et se mirent en route pour rentrer enfin à Mexico; c'était le 30 octobre 1864.

Ainsi finit pour nous cette odyssee vagabonde, panachée de grandeurs et de fatigues qui dura huit jours pendant lesquels nous vécûmes la vie des souverains du Mexique, qui n'eurent pour nous que des grâces et des sourires.

En relatant les détails de la première réception de l'Impératrice par le Maréchal, j'ai signalé le récit charmant de ce voyage écrit par la souveraine. Pour en caractériser la poésie et l'élévation des pensées, je reproduis deux fragments relatifs au deuxième séjour fait en montagne par la princesse Charlotte :

« Tout cet appareil guerrier au milieu d'une belle nature, cet air de montagne saturé de parfums, cette activité d'un camp au sein du repos complet de ce qui l'entoure, tout cela était fait pour parler au cœur et à l'imagination, surtout lorsque ce camp renferme ce qu'il y a de plus brave au monde.

.....
« Le Maréchal nous avertit que tout était prêt... (pour la messe).

« L'aumônier de l'armée monta sur le degré de l'autel et un jeune et vigoureux zouave, à fez et à turban, lui servit d'acolyte. On ne pouvait voir sans émotions ces visages brunis par le soleil et par cent campagnes à toutes les extrémités du monde, réunis là pour assister à cette messe en plein vent.

« En effet, si parmi les vocations humaines, il en est une particulièrement noble, c'est de ne jamais faillir à l'honneur et au devoir sous l'égide du Dieu des armées.

« Signé : CHARLOTTE. »

Sitôt après le départ des souverains, de leur cour, de leur suite, et pendant qu'on allait lever notre camp, le Maréchal monte à cheval pour faire une excursion au *Desierto* (désert), un ancien monastère vénéré dans le pays, sorte d'ermitage en partie ruiné par les révolutions. Il est perdu dans une gorge retirée des montagnes et des bois et au fond d'un site affreusement sauvage. Après une chevauchée alpestre sur un étroit sentier tortueux, au sein d'une nature inouïe de sauvagerie, couverte de forêts vierges aux arbres géants, nous arrivons à ce vieux débris de vénération qui est transformé en une verrerie exploitée par un Anglais. Dans ce désert, les anciennes révolutions ont tué la foi et nous constatons que la dernière y a tué l'industrie, pillée, saccagée par les guerillas. Nous abandonnons ces ruines muettes mais éloquentes par leur silence, emportant un sentiment d'amertume et de tristesse pour cette splendide et sombre beauté qu'on a si bien nommé le désert. Hélas, nous pouvions appliquer ces sentiments au Mexique lui-même où on ne voyait guère que grandeurs et décadence !

En rentrant au camp, un vigoureux déjeuner nous fit revenir à des impressions moins philosophiques et plus gaies. Puis, remontant à cheval, nous reprîmes à grande allure la route de Mexico, où à 3 heures le Maréchal était de retour à son quartier général.

Quelques heures avant notre retour, l'Empereur était rentré dans sa capitale après une absence de trois mois.

La réception officielle fut naturellement brillante; mais il est juste de dire aussi que l'enthousiasme de la population avait été grand et sincère. D'abord les sentiments populaires à son égard n'avaient pas encore eu le temps de se refroidir et ensuite tout le monde était satisfait de ce retour qui

permettait d'espérer que les affaires, trop longtemps suspendues, allaient enfin reprendre un cours régulier et salubre.

Cette chaude réception fut très sensible à l'Empereur. Il en éprouva une telle joie qu'il crut devoir en témoigner sa gratitude dans une lettre qu'il adressa au préfet politique de Mexico. Décidément, ce monarque aimait beaucoup s'épancher dans le sein de ses sujets; il sentait facilement « son cœur se dilater sous la douce impression causée par les ovations spontanées dont il était l'objet ». *Sic!* (lettre au préfet).